

LE MONDE

"Rusalka" fort bien détournée

A Salzbourg, une relecture érotique de l'oeuvre de Dvorak dans un décor de maison close.

Par Renaud Machart Publié le 20 août 2008

Un couple de festivaliers tchèques, installés à notre hôtel salzbourgeois, a failli en rendre son petit déjeuner. La veille, ces deux mélomanes d'une cinquantaine d'années avaient assisté à la première représentation de la nouvelle production de *Rusalka* (1901), d'Antonin Dvorak (1841-1904), que le Festival de Salzbourg a confiée à deux des plus irrévérencieux metteurs en scène du moment, Jossi Wieler et Sergio Morabito. *Rusalka*, pour les Tchèques, est ce qu'est *Carmen*, de Bizet, pour les Français : l'opéra national emblématique. Faire "ça" à "leur" opéra, ils n'ont pas du tout aimé.

Nous si, beaucoup même. *Rusalka*, l'histoire d'une ondine qui souhaite passer du côté des humains et tomber amoureuse d'un prince charmant, devient, dans la relecture des deux metteurs en scène, une prostituée qui demande à s'affranchir. Dans la version du livret, elle est aidée par le gardien du lac, qui, figure paternelle et aimante, l'envoie chez la sorcière Jezibaba. (Evidemment, à Salzbourg, celui-ci est un maquereau au grand coeur, celle-là une passeuse à gages.)

La vieille lui fournit la potion magique destinée à transformer sa queue de sirène en jolis pieds chaussés des plus affolants stilettos Manolo Blahnik qu'on puisse imaginer. S'ensuit le déroulé d'un réjouissant fil qui fera se hausser de bonheur les fétichistes du pied : Rusalka ne cesse de jouir, en silence (car elle a obtenu sa conversion en humaine à condition de se taire), de la vue de ses talons aiguilles, tandis que Jezibaba, au troisième acte, lustre lentement des paires de souliers, quand elle ne tente pas de lutiner un jeune garçon.

En guise de lac et de forêt, on a droit à un bordel au style indéfinissable, mais qui, en dépit de notre manque de connaissance du sujet, pourrait être l'un de ceux qu'on peut trouver dans les ex-pays de l'Est : tombé de tissu rouge froufrouant, canapés "Louis de Barbès" couverts d'un revêtement de plastique antistupre, statue de stuc blanc *cheap*, etc. Une merveille de mauvais goût porté à l'acmé du raffinement. En ce cadre se prélassent les trois ondines du prologue, érotiques (voire pornographiques) allusions à peine voilées (elles sont en effet quasi nues) aux Filles du Rhin de Wagner... Et, aussi paradoxal que cela soit, tout cela passe et ne casse point... Il faut certes oublier qu'au troisième acte le chasseur et le marmiton devraient arriver en pleine forêt et non dans une maison close, mais, sinon, Wieler et Morabito n'ont pas exagéré leur détournement.

Aurions-nous trouvé cela aussi réjouissant si la qualité musicale n'avait pas été au rendez-vous ? La question ne se pose pas, car la distribution était absolument remarquable : Camilla

Nylund, superbe, dense, murmurant sa "Romance à la lune", ou tonnant, toujours émouvante en Rusalka ; Birgit Remmert, vraie révélation en Jezibaba desséchée mais toujours lubrique ; Piotr Beczala, magnifique en Prince ardent (le rôle est aussi vaillant que ceux des opéras de Verdi et Puccini) ; Emily Magee en Princesse étrangère implacable, qui ravit le coeur du prince et contraint Rusalka à retourner, mi-humaine, mi-ondine, c'est-à-dire rejetée de tous, à son lac - ou bordel, c'est selon - originel).

ORCHESTRE INSPIRÉ

Dans la fosse, une merveille : l'Orchestre de Cleveland (en résidence à Salzbourg), à la pâte sonore sublime, dirigé d'une manière étonnante par Franz Welser-Möst, chef sans concession, fin, ductile, inspiré de bout en bout. Quelle différence avec la plate exécution du *Don Giovanni*, la veille, par l'Orchestre philharmonique de Vienne (*Le Monde* du 18 août)...

La formation viennoise a pourtant eu sa revanche le surlendemain, avec une représentation du *Château de Barbe-Bleue* (1918), de Bela Bartok (1881-1945). Métamorphosé, et au grand complet, l'orchestre a incarné une version saisissante de l'opéra en un acte du Hongrois. La mise en scène de Johan Simons, l'auteur d'un calamiteux *Simon Boccanegra* à l'Opéra de Paris, ne mérite pas qu'on s'y attarde : Barbe-Bleue est un vieux en chaise roulante, à qui Judith a fiché un poignard dans le dos en attendant qu'il finisse de délirer et trépassé. Décor peint superbe de Daniel Richter, mais qui n'a rien à voir avec le sujet. Une version de concert aurait été aussi satisfaisante, d'autant que la moitié du programme (les *Quatre pièces op. 12* et la *Cantate profane* de Bartok également) était donnée sans mise en scène.

Les héros étaient donc l'orchestre, somptueux, les deux magnifiques chanteurs (Michelle DeYoung et Falk Struckmann) et le chef, Peter Eötvös, qui extrait la violence de cette musique, non de son écume expressionniste, mais des tréfonds de sa douloureuse noirceur.

Rusalka, d'Antonin Dvorak, le 16 août. Jusqu'au 28 août.

Le Château de Barbe-Bleue, de Bela Bartok, le 18 août. Jusqu'au 23 août. Festival de Salzbourg. Tél. : 00-43-662-8045-500.

De 50 € à 370 €. www.salzburgerfestspiele.at